

(p. 193-202) étudie le rôle de « la diaspora spartiate », quinze personnes dont le roi Cléomène III, à la cour d'Alexandrie, en sollicitant les sources littéraires, épigraphiques et papyrologiques qui renseignent sur la vie sociale et économique de l'Égypte ptolémaïque. A. Paradiso (p. 203-218) suggère que Dicéarque, élève d'Aristote, doit être la source des informations de Proclus et de Plutarque relatives aux *syssities*, les repas en commun des citoyens spartiates, cet auteur ayant entretenu d'excellentes relations avec les autorités de Sparte. M. Piérart (p. 219-236), d'après de nombreux documents financiers d'Argos récemment publiés par C. Kitzas, définit à nouveau les relations de cette cité avec ses voisins, donc avec Sparte, au IV<sup>e</sup> siècle. Enfin J.-G. Texier (p. 237-296) reprend, à l'aide des sources (historiens), l'examen de la période politiquement mouvementée de 192-182 avant J.-C., qui vit Sparte s'allier à la confédération achéenne, s'en détacher, être contrainte de la réintégrer, faire appel à Rome, pour finalement trouver un compromis avec cette confédération. Toutes ces contributions, reposant sur une riche documentation très sollicitée, permettent, sinon de répondre à toutes les questions concernant la Sparte hellénistique, du moins d'exposer scientifiquement les nombreux points d'achoppement à notre connaissance de la grande rivale d'Athènes.

Monique BILE

Julien ALIQUOT & Corinne BONNET (Ed.), *La Phénicie hellénistique*. Actes du colloque international de Toulouse (18-20 février 2013). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 396 p., nombr. ill. (TOPOI, ORIENT-OCCIDENT SUPPLÉMENT, 13). Prix : 30 €. ISSN 1764-0733.

Une quinzaine de chercheurs réunis autour de la Phénicie hellénistique, et autant de points de vue destinés à dépasser une lecture binaire opposant un hellénisme triomphant à des identités locales par définition moins vigoureuses, une réunion visant à cerner les dynamiques propres et les modalités permettant de définir ces expressions et cadres culturels régionaux, marqués par des traditions – politiques, religieuses, matérielles – spécifiques et d'actifs réseaux commerciaux intra-méditerranéens, dans un monde désormais soumis à la convoitise de grands ensembles hellénistiques concurrents, voilà ce que nous proposent J. Aliquot et C. Bonnet, les éditeurs de ce volume. L'espace d'étude ne se limite pas aux frontières étroites du Liban actuel mais s'étend à la côte du Levant, d'Arados à Ascalon, suivant la définition géographique livrée par le périple du Pseudo-Skylax, s'élargissant ici à l'arrière-pays, à la présence phénicienne à Chypre, à la communauté sidonienne de Marisa et aux relations entretenues entre Carthage et Tyr. Les angles sont variés : évolution des cadres institutionnels antérieurs et consécutifs à la conquête d'Alexandre sur base des sources textuelles phéniciennes et grecques (C. Apicella & Fr. Briquel-Chatonnet) ; rôle des élites locales dans la transition politique, des royaumes indépendants à l'annexion lagide, sous l'angle des institutions politiques et religieuses (S. Fourier) ; publication par J.-B. Yon d'un beau dossier fondé sur deux textes inédits conservés au Musée national de Beyrouth, parmi lesquels une version locale de l'inscription de Marisa *SEG 57*, 1838, affichée en 178 av. n.è. dans l'un des sanctuaires de Byblos et dont l'étude permet de caractériser les évolutions et certaines survivances des cadres politico-religieux, après la transition politique Lagides –

Séleucides. Clôturent cette première partie politique et institutionnelle, C.C. Lorber examine de son côté les frappes monétaires des cités phéniciennes, leur alignement aux alexandres puis à l'étalon lagide, système survivant à l'administration séleucide des territoires, avec quelques adaptations et évolutions dûment identifiées, dont sont explorées les implications économiques et politiques. Ouvrant une deuxième partie intitulée « Ville et campagnes du pays phénicien », H. Sader dresse sur une large assise temporelle un tableau général des territoires des grandes cités phéniciennes historiques, parfois amputés par la constitution de nouvelles entités (e.g. à Akko/Ptolémaïs etc.). Suivant une démarche innovante et en marge d'une thèse de doctorat (2013), É. Guillon précise cette enquête dans la Pérée d'Arados (quelque peu élargie), essentiellement sur base d'une modélisation spatiale de l'occupation territoriale des arrière-pays, et du mobilier archéologique (dépendant donc de l'état des connaissances et induisant par conséquent d'inévitables distorsions du data) ; elle conclut à l'existence, à vrai dire pas inattendue, d'un réseau intra-montagneux plutôt limité mais stable à côté d'un réseau littoral très développé, polarisé durant la haute période hellénistique autour d'Arados et articulé sur l'arrière-pays par un sanctuaire de sommet ; au deuxième siècle apparaît un autre réseau littoral (Gabala) qui tend ensuite à se confondre avec le premier, tandis qu'émergent des réseaux secondaires comme celui centré sur Tripoli. L'exercice me semble avoir le mérite de souligner le rôle de sites secondaires comme relais essentiels (« sites-passerelles ou nœuds de communication » [p. 136] et sans doute « relais fiscaux » [p. 139]) des réseaux principaux ; l'analyse historique confirme de son côté une politique volontariste d'Arados destinée à asseoir sa mainmise sur cet arrière-pays. T. Waliszewski et U. Wicenciak livrent quelques réflexions préliminaires de leur analyse des textes et de fouilles menées par leur équipe libano-polonaise sur la petite agglomération côtière de Jiyeh/*Porphyreon*, située à une quinzaine de kilomètres au nord de Saida/Sidon. Il en ressort qu'une agglomération, attestée par des vestiges et du mobilier céramique, a existé à l'âge du Fer II (IX<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> s. av. n.è.), après un état évanescent du Bronze récent (céramique résiduelle) ; lui succède, après une interruption, une seconde agglomération, développée du V<sup>e</sup> s. av. au VII<sup>e</sup> s. de n.è. ; les auteurs reviennent ensuite plus largement sur les autres établissements secondaires du segment de côte situé entre Beyrouth et Saida, établissant par ailleurs un possible déplacement des réseaux commerciaux de Jiyeh/*Porphyreon*, de Saida vers Bérytos à la fin du II<sup>e</sup> s. av. n.è., sur base du répertoire des formes céramiques. De son côté, R. Stucky revient plus spécifiquement sur les contacts entre entités phéniciennes et exogènes durant l'époque achéménide et la haute période hellénistique, essentiellement sous l'angle de la culture matérielle (innovations technologiques, mobilier et productions artistiques), relativisant l'influence grecque en lui confrontant d'autres influences manifestes ; il introduit ici d'importantes nuances et l'idée d'une géométrie variable (de cette influence grecque), non pas hiérarchisée entre sites majeurs et sites mineurs mais s'exprimant sous diverses formes aussi bien dans les sites de prestige (nécropole royale de Sidon, sanctuaires) que dans les agglomérations secondaires (*Leukos Limen*). Au début de la troisième partie, « Culture matérielle et *koinè* hellénistique », J. Nitschke œuvre dans le même esprit dans un article programme « What is Phoenician about Phoenician material culture in the Hellenistic period ? » ; reprenant la question à sa racine, *i.e.* en remontant à la définition par Henry Layard (1817-1895) d'une catégorie stylistique

« phénicienne », elle insiste sur que ce que l'on aurait appelé jadis le « génie propre » de la culture phénicienne, au détriment d'une lecture trop hellénico-centrée des motifs et des développements artistiques locaux ; sa démonstration, dans ses grandes lignes convaincante, s'articule sur l'exemple de la tombe à hypogée E.I (« sidonienne ») de la nécropole de Marisa (Idumée) où J. Nitschke récuse les influences alexandrines régulièrement sollicitées au profit de sources d'inspiration plus proprement phéniciennes. I. Oggiano semble au contraire remettre à l'honneur l'influence alexandrine (p. 242, 248) dans son étude de la coroplastie de Kharayeb, sanctuaire situé à 10 km – à deux/trois heures de marche donc – au nord-est de Tyr ; la production, représentée par plusieurs milliers de figurines d'une grande variété de formes, s'y étend du VI<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> s. av. n.è. et paraît très marquée à l'époque hellénistique par les modes de représentation proprement helléniques ; on s'interroge cependant sur le statut de ce sanctuaire, présenté ici comme rural (p. 249 note 47) et fréquenté par de petites gens – I. Oggiano utilise le terme connoté de « subalterne », désignant « des ruraux établis dans l'arrière-pays des cités phéniciennes » –, et sur ses éventuels liens institutionnels et sociaux avec le centre urbain, donnée indispensable à l'étude de la diffusion supposée de « modes côtières » (l'évocation de moules provenant de la côte p. 249-250 renvoie à d'évidents réseaux économiques qui ne sont pas univoques) dans un espace qui me semble personnellement perçu comme trop isolé de la métropole (en matière de langue, d'éducation...). Étudiant dans un article d'une grande clarté du mobilier céramique de la fouille de Beyrouth, S. Elaigne met en évidence, à côté de produits d'origine attique, la présence d'importations chypriotes dans les assemblages de vaisselle de table (céramique fine) bérytains de la période de l'époque de transition perse / macédonienne (seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. n.è.) ; les productions attiques sont au siècle suivant concurrencées par des importations de Cilicie et de la grande région d'Antioche (relayées par le port de Séleucie de Piérie, lagide de 246 à 219 av. n.è.), à côté d'importations rhodiennes et toujours de productions chypriotes ; les importations de la région d'Antioche s'imposent ensuite, parallèlement à l'intégration des territoires à la sphère séleucide, dans un mouvement qui ira croissant jusqu'à la diffusion à grande échelle à partir du milieu du II<sup>e</sup> s. des sigillées orientales A. Sont également signalées les productions « phéniciennes semi-fines » émanant de plusieurs centres côtiers méridionaux. E. Eristov se penche ensuite sur les décors peints et stucés des maisons hellénistiques de Béryte, isolant quelques spécificités locales de la production décorative, dans un schéma général pour le reste largement partagé avec les autres cités du bassin oriental de la Méditerranée, du III<sup>e</sup> s. au I<sup>er</sup> s. av. n.è. Clôturant le volume, trois contributions sont rassemblées sous le titre « Mémoires de la Phénicie hellénistique ». C. Bonnet souligne la dette de l'historien moderne à l'endroit des sources littéraires grecques et latines, qui relèvent « d'une légitimation et d'une héroïsation de la conquête de la Phénicie par Alexandre » (p. 329) et en isole à la fois le parallèle littéraire exploité entre le siège de Tyr et celui de Troie, la sollicitation de la figure d'Héraclès se rangeant aux côtés d'Alexandre, et la construction symbolique d'une altérité barbare phénico-punique justifiant le recours à la force. G. Garbati prend prétexte (en note introductrice) du récit par Quinte-Curce du siège de Tyr, de sa mention de l'appui carthaginois à la résistance tyrienne et de celle de pratiques *a priori* édifiantes (sacrifice humain), pour revenir sur les liens existant entre la métropole et sa colonie, à travers une nouvelle exploration d'inscriptions

émanant de levantins et des cultes attestés aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> s. av. n.è. dans le tophet de Carthage (voir aussi les remarques de M. Sartre, p. 372). Le volume se clôture par l'excellente contribution de J. Aliquot, qui se livre à une minutieuse exploration des récits de fondation de Byblos livrés par Malalas puis par Eustathe de Thessalonique (XII<sup>e</sup> s.) ; les couplant à d'autres sources, il y décrypte le rôle joué vers 66/65 av. n.è. par M. Calpurnius Bibulus, alors légat de Pompée – il sera consul en 59 avec César et proconsul de Syrie en 51/50 – dans la déposition du tyran de Byblos mais aussi dans celle du dernier souverain séleucide d'Antioche (p. 360-361), inaugurant ainsi en 66 une nouvelle ère antiochéenne. Commentant chacune des contributions, M. Sartre signe les remarques conclusives de la rencontre. Un très utile colloque donc qui apporte son lot de précisions et de nouveautés et incite à poser un regard renouvelé sur la Phénicie à l'époque hellénistique. Textes rédigés en français (11), anglais (2), allemand (1) et italien (1). Index des sources et index général. Laurent THOLBECQ

Michal MARCIAK, *Izates, Helena, and Monobazos of Adiabene: Study on Literary Traditions and History*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., 324 p., 2 ill., cartes (PHILIPPIKA, 66). Prix : 62 € (Relié). ISBN 978-3-44710-108-0.

Ce livre est le premier à être entièrement consacré à la famille royale d'Adiabène (nom donné à l'Assyrie depuis la période perse) qui, au milieu du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., s'est convertie au judaïsme et a construit à Jérusalem plusieurs palais ainsi qu'un vaste monument funéraire où, d'après les auteurs anciens, furent inhumés Hélène (la reine mère), le roi Izatès (son fils) et le roi Monobaze (son frère et successeur). L'ouvrage de M. Marciak est tiré de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Leyde en 2012. Pour nourrir sa recherche, l'auteur polonais a séjourné dans différentes universités en Europe, aux Etats-Unis et en Israël. Il s'est également rendu à Jérusalem pour visiter les sites en rapport avec son sujet. En introduction, l'auteur souligne les points qui ont déjà retenu l'attention des chercheurs (Flavius Josèphe et ses sources, conversion et circoncision, l'Adiabène dans les écrits rabbiniques, les vestiges archéologiques à Jérusalem) et ceux qui ont été délaissés (portée du récit de Flavius Josèphe, l'Adiabène et la révolte juive, l'aspect socio-historique de la conversion et des liens avec Jérusalem, la perceptions de l'Adiabène dans les sources latines, enfin l'Adiabène dans le jeu des relations entre Rome et les Parthes). – La première des trois parties de l'ouvrage est consacrée au passage de Flavius Josèphe (*AJ* 20 : 17-96) qui constitue, de loin, la source littéraire la plus importante. M. Marciak cherche à déterminer quelles étaient les intentions de son auteur et comment le récit s'inscrit dans le genre biographique de l'époque. Il analyse le texte en suivant sa progression puis en étudiant les thèmes suivants : la vie d'Izatès, Izatès comme roi, Izatès comme juif, piété humaine et divine providence. La seconde partie étudie tout ce qui présente la famille royale d'Adiabène comme une dynastie juive exemplaire. L'analyse porte d'abord sur les actions qui l'ont promue au rang de bienfaitrice du judaïsme et de modèle de piété. Elle aborde ensuite son établissement à Jérusalem, matérialisé par la construction du mausolée royal et de trois palais. La troisième et dernière partie est dévolue au contexte culturel et politique de l'Adiabène à cette époque. Les textes géographiques et ethnographiques, les sites archéologiques, les données épigraphiques,